

PHÈDRE, *Fables* : « Le Cerf à la fontaine ».

Commentaire

Phèdre (Gaius Julius Phaedrus), esclave thrace emmené à Rome, affranchi dans la famille de l'empereur Auguste (d'où son prénom et son nom), se fit connaître par ses fables, écrites au premier siècle (années 30-40) de notre ère. Inspiré par le fabuliste grec Ésope, Phèdre met en scène des animaux et des plantes afin de conseiller et de divertir. Le genre de la fable lui permet indirectement de critiquer les défauts humains.

De quels défauts la courte fable « *Le Cerf à la fontaine* » fait-elle la satire ? Nous l'étudierons par une explication linéaire.

Une fable est un récit de fiction pour illustrer une morale, exprimée au début ou à la fin. En tant que récit, elle suit le schéma narratif, composé de la situation initiale, les péripéties, le dénouement et la situation finale.

Dans « *Le Cerf à la fontaine* », poème écrit en sénaires iambiques, les vers 1 et 2 décrivent la situation initiale : « *Ad fontem cervus, cum bibisset, restitit/et in liquore vidit effigiem suam* Un cerf, après avoir bu, resta arrêté près d'une fontaine et, dans l'onde, vit son image ». Le narrateur (qui est aussi l'auteur de la fable), ayant un point de vue omniscient, indique dès le début le lieu (*ad fontem*), le personnage (*cervus*) et ses actions successives : boire et contempler son reflet dans l'eau. L'emploi de deux termes du champ lexical de la vue (*vidit, effigiem*) exprime une insistance sur cette dernière action et introduit le portrait de l'animal.

Les vers 3 et 4 détaillent en parallèle des aspects physiques et moraux du cerf : « *Ibi, dum ramosa mirans laudat cornua/crurumque nimiam tenuitatem vituperat*, Tandis que, y admirant ses bois ramifiés, il en faisait l'éloge, et critiquait la trop grande finesse de ses pattes ». On remarque une triple opposition. D'abord, entre *ramosa cornua* et *crurum nimiam tenuitatem* – qui décrivent extérieurement l'animal. Ensuite, entre *mirans* (mélioratif) et *nimiam* (péjoratif) – termes qui révèlent un jugement du personnage sur lui-même. Enfin, entre les verbes *laudat* et *vituperat*, qui expriment les sentiments antagonistes du cerf, apparemment plein de vanité. Bien qu'au présent de l'Indicatif en latin (à cause de la conjonction *dum* et aussi parce que ce temps est souvent employé dans une narration/description pour exprimer une durée), ces verbes sont traduits par des imparfaits, qui ont en français la même valeur durative et descriptive.

Au vers 5 « *venantium subito vocibus conterritus* soudain, effrayé par les voix des chasseurs », surgit l'élément déclencheur des péripéties. L'adverbe *subito* montre la brièveté de l'événement, le participe *conterritus*, décrit un autre trait de caractère du cerf, animal craintif, et l'allitération en V de *venantium vocibus* insiste phonétiquement sur la perturbation apportée par un bruit redoutable pour le cerf, futur gibier.

Le vers 5 introduit aussi les actions brèves et péripéties que décrivent les vers 6 et 7 : « *per campum fugere coepit et cursu levi/canes elusit. Silva tum excepit ferum*. Il se mit à fuir à travers la plaine et, par sa course légère, se joua des chiens. Une forêt alors accueillit l'animal ». La rapidité de la réaction du cerf est rendue par plusieurs procédés stylistiques : brièveté des phrases, emploi du parfait pour les verbes successifs (*coepit, elusit, excepit*), présence de connecteurs (*subito, et, tum*) et d'allitérations en C (*vocibus conterritus, campum, coepit, cursu, canes, excepit*), qui créent un rythme saccadé. Le cadre où il évolue est évoqué en deux mots seulement : *campum* et *silva*.

Les péripéties s'achèvent dans les vers 8 et 9 : « *In qua retentis impeditus cornibus,/lacerari coepit morsibus saevis canum*. Dans laquelle forêt, empêtré par ses bois qui le retenaient, il commença à être mis en pièces par les cruelles morsures des chiens ». Les termes *retentis, impeditus, lacerari et saevis*, qui relèvent du registre pathétique, traduisent l'impuissance du cerf face à son destin. L'hypallage (ou transfert d'adjectif) formé par *saevis morsibus* (appliqué ici aux morsures au lieu des chiens) renforce le pathétique.

Au début du vers 10 s'annoncent le dénouement et la situation finale : « *Tum moriens* Alors en mourant ». Le cerf meurt, mais parle avant de mourir, et la narration fait place à un discours qui contient la morale. Le narrateur utilise le verbe *dicitur*, au passif personnel, pour justifier le fait que le cerf « parle » (*hanc vocem edidisse*). Mais le public auquel cette fable est adressé sait bien que l'animal est une allégorie, et non un « véritable » cerf !

Voici les « dernières paroles » de l'animal agonisant (vers 11 à 13) : « *O me infelicem ! qui nunc demum intellego/utilia mihi quam fuerint quae despexeram,/et quae laudaram, quantum luctus habuerint !* Malheureux que je suis, moi qui comprends maintenant seulement combien m'a été utile ce que j'avais méprisé, et, ce que j'avais loué, combien de chagrin cela m'a valu ! » Le registre pathétique, confirmé par l'accusatif exclamatif *O me infelicem*, devient tragique, puisque le cerf rencontre son destin (*luctus* signifie à la fois chagrin et deuil). On remarque les nombreux verbes dans ce discours (cinq en tout, dont un à chaque fin de vers – place importante), et ce sont des verbes subjectifs. Ils ne décrivent pas une action, mais le jugement sur lui-même (*intellego* je comprends) prêté à l'animal par le fabuliste – jugement qui témoigne d'une lucidité tardive (*nunc demum* maintenant seulement). L'opposition notée précédemment (*laudat vs vituperat*, vers 3 et 4) se retrouve dans les verbes *despexeram* et *laudaram*. C'est dans cette opposition que réside la morale de la fable : souvent, on trouve plus d'utilité dans les choses que l'on méprise que dans celles qu'on loue.

À travers le personnage allégorique du Cerf, Phèdre fait la satire de la vanité. Il est probable que l'environnement de la cour impériale dans laquelle il avait vécu lui fournissait des modèles humains !

Inspiré par Ésope, Phèdre a à son tour inspiré Jean de La Fontaine, qui a écrit une fable intitulée « *Le Cerf se voyant dans l'eau* » (Livre VI, 9) dont la morale est le quatrain qui suit :

« Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;

Et le beau souvent nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;

Il estime un bois qui lui nuit. »